

Les coups blessent toujours où ça fait mal

GÉRALD ROSSI LUNDI, 7 DÉCEMBRE, 2015 L'HUMANITÉ



QUATRE JEUNES COMÉDIENS SE PASSENT LE RELAIS POUR INTERPRÉTER LE PERSONNAGE UNIQUE DU ROMAN. SANS EFFET MARQUÉ. SANS RUPTURE. SANS PONCTUATION. AVEC UNE IMPERCEPTIBLE COMPLICITÉ ANIMALE.
PHOTO : PIERRE DOLZANI

Jean Bellorini affirme à Saint-Denis le discours contemporain d'*Un fils de notre temps*, écrit dans les années 1930 par Ödön von Horváth, sur fond de crise et de misère. Brillant.

Plateau noir, idées noires. Quelques ampoules électriques, une table, un banc, une chaise. Il n'en faut pas plus. Et pour modeler *Un fils de notre temps*, initialement titré *Soldat du Reich*, écrit en 1938 par Ödön von Horváth, Jean Bellorini, le patron du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, a confié le rôle du personnage unique de ce roman à quatre jeunes comédiens. Le résultat est envoûtant. Clément Durand, Gêrôme Ferchaud, Antoine Raffalli et Matthieu Tune, accessoirement musiciens, se passent le relais. Sans effet marqué. Sans rupture. Sans ponctuation. Avec une

imperceptible complicité animale.

Alors, forcément, le texte file en continu comme une eau vive. Même si les mots, la trame, l'époque, la rendent particulièrement trouble et fétide. Seules changent les couleurs de la voix, les sensibilités qui affleurent. Et du coup, le récit n'en prend que plus de force. Ce texte devient plus universel. Plus contemporain. Ainsi que l'explique Bellorini : « On y parle de perte de repères, de perte de culture, de perte de sens. Cela résonne étrangement avec aujourd'hui, qui est un temps de crise semblable à celui de la rédaction du roman. » Toutes proportions gardées, le désarroi d'une jeunesse contemporaine malmenée, confrontée au chômage, au sentiment d'inutilité, est bien là.

« L'ordre doit régner après tant d'années, il fut un temps où je n'aimais pas ma patrie, dirigée par des apatrides », confie le narrateur, qui ajoute : « Je hais la vie facile et les idéaux imbéciles des droits des peuples. » Il dit aussi que « l'année à la caserne a été mon âge d'or », trouvant là un lit, de la soupe chaude et un manteau pour l'hiver. Horváth, dont les livres alimentèrent, parmi de nombreux autres auteurs, les autodafés des nazis en 1933, avait fui le pays. Il est mort stupidement à Paris, victime de la chute d'un marronnier sur les Champs-Élysées, par un jour de tempête. Il avait 37 ans.

Et, quand même, une petite lumière d'espoir

Pour son fils soldat, les beaux jours ne durent guère non plus. Au front, il est blessé, tentant de sauver son capitaine, peut-être parti, lui, face aux balles ennemies comme l'on irait au suicide. Son bras ne guérira jamais. Même l'armée du régime national-socialiste va le repousser alors dans son caniveau. Le voilà s'écriant que « ma patrie me dégoûte, je ne supporte personne pas même moi, on ne récolte rien à être bon ». Mais Horváth laisse briller une petite lumière d'espoir quand même. Le souvenir du regard d'une fille, vue seulement derrière le guichet d'un château hanté, à la fête foraine, est comme un soleil éphémère. La jeunesse n'est pas irrémédiablement foutue alors. Et le monde futur avec elle. Même si tout espoir s'éteint pour le « fils ». Dans un tourbillon de neige qui, avec une économie d'effets, envahit le plateau, avec une légèreté de poésie. Poignante et curieusement douce.